

demandai-je à un voisin. — Chut, me répondit-il, il n'y a plus de roi. — Comment! plus de roi? — Non, nous sommes en république. — Farceur, va! — Je voudrais, ma foi bien, que ce fût une farce, mais va lire ce papier. — Je fendis avec peine la feuille pélotonnée autour du poteau sur lequel était collée une affiche venue de Paris, et j'y lus une proclamation du gouvernement provisoire. — Eh bien! fit Caventou. — Vive la république! Le peuple est libre, c'est un ivrogne. — Et les hommes sont égaux, répondait sur le même ton un grand gaillard à face blême que personne ne connaissait. — Tiens, voisin, le mieux que nous ayons à faire est de retourner chez nous, aussi bien personne ne se soucie d'acheter, et nous repartîmes. — Au diable la république! grommelait Caventou en chassant sa vache devant lui, voilà 20 fr. que cette liberté me fait perdre clair comme le soleil. — Ils auraient bien pu attendre la fin du marché pour poser leur papier que le diable emporte, disait François. — Oh! mes enfants, c'est pire que le choléra, répétait une vieille femme, dans huit jours vous verrez la guillotine. — Et les assignats pour ruiner le pauvre monde, ajoutait un ancien, j'en ai déjà goûté de la sauce. — As, pas peur, criait un jeune fermier aux épaules carrées en posant son chapeau crânement sur l'oreille. Si les bonnets rouges viennent par ici, je les saluerai à soixante pas avec une poignée de ferrailles qui leur fera rentrer la liberté dans le ventre. — Et vous donc, crois-tu, Marceau, que nous voulons de leur république? Sur notre route nous rencontrâmes plusieurs groupes de paysans qui, la veste sur l'épaule, l'aiguillon à la main, conduisaient leurs bœufs au marché. Nous leur annonçâmes la grande nouvelle, ils ne voulaient pas y croire d'abord, puis ils rebroussaient chemin en maugréant. Voilà comment la république de 48, faite par le peuple et pour le peuple, fut acclamée dans les campagnes. Quelques mois se passèrent, chaque jour les feuilles de Paris nous apportaient de belles promesses de réduction d'impôts, de réformes, que sais-je? En attendant que les propriétaires ne fussent plus travailler, les ouvriers chômaient, les impositions augmentèrent de 45 centimes. Les rouges qui savaient bien que nous ne les aimions pas, nous traitaient dans leurs écrits de butors, de crétiens, d'esclaves, de paysans. Ils trouvaient que nous n'étions pas assez pressés de nous saigner à blanc pour leur donner notre argent. Mais quand ils virent que malgré eux nous allions devenir électeurs, ils changèrent leur jeu. Ils écrivaient de belles lettres aux paysans, pour nous prendre à la glu: c'étaient pour nous seuls qu'ils avaient renversé le gouvernement, nous étions leurs amis, leurs frères, les travailleurs de la terre, comme eux les travailleurs de la pensée; ils inondaient la campagne de leurs écrits; ne pouvant rien par la force, ils essayèrent de la flatterie, et l'homme est ainsi fait que plus d'un s'y laissa prendre. Ma femme, qui voyait bien que j'étais assez simple pour mordre à l'hameçon, essayait de m'empêcher de lire les journaux qui poussaient tout à coup par milliers après la révolution comme les champignons après un orage. Mais Antoine m'apportait pour rien à la maison le journal de la canaille, le père Duchêne et autres du même genre, il me les expliquait. — Il faut, répétait-il, que le peuple connaisse enfin ses droits, qu'il soit éclairé, qu'il soit libre, que sais-je? Henriette, en quatre mots, avec son simple bon sens, lui prouvait qu'il avait tort de parler ainsi, tournait ses théories en ridicule et lui fermait la bouche. D'abord il faisait semblant d'en rire, puis il cessa de venir à la maison et vint en cachette me trouver aux champs. Là, assis sur le bord d'une tranchée, il me débitait des nouvelles et m'instruisait à sa manière, j'étais assez sot pour l'écouter: le temps se perlait et le travail n'avancait pas. Je le croyais de bonne foi et plus instruit que moi, il n'était que bavard et dissimulé; souvent il avait l'air de se rendre à mes objections, ce n'était qu'un jeu pour piquer ma vanité; le lendemain il revenait à la charge et prenait sa revanche. Il me versait le poison goutte à goutte. J'étais rempli d'amour-propre, c'est par là qu'il m'attaqua. — Malheureusement je ne fus pas sa seule victime, et il n'était pas le seul non plus qui exploitât la crédulité des habitants de la campagne. Ces missionnaires de mauvaises doctrines répandirent une foule de petits livres soi-disant historiques et littéraires, et qui n'étaient que mensonges et irrégieux. Leur meilleur moyen d'éclairer le peuple c'était de le corrompre, de le rendre incrédule. Quand il n'a plus la foi, l'homme est perdu; ce n'est plus qu'un arbre sans racine, qui de loin paraît

fort, mais que le moindre vent couche sur la terre. Les élections approchaient; chaque candidat, Dieu sait s'il y en a en temps de république, pour obtenir le droit de dépenser en bons diners à Paris, 25 fr. par jour amassés centime par centime à la sueur du front du laboureur, faisait les plus belles promesses: chacun serait riche et n'aurait pour cela qu'à se croiser les bras. On saurait sans apprendre, on serait homme d'Etat sans savoir ce que c'est que l'Etat, et bien d'autres belles choses qui n'avaient d'autre défaut que celui d'être des absurdités. Plusieurs mois se passèrent ainsi. Quoique au dehors je fusse toujours le même, j'avais cependant déjà fait bien des progrès dans le mal. Je commençais à croire que les prêtres trompent le peuple, que la religion est bonne pour les femmes; j'allais encore le dimanche à la messe, mais je n'y priais plus; le travail était sans charme, pour moi, et je commençais à me trouver bien au-dessus de ma position par mon intelligence. — C'est un devoir pour tous les Français de voter dis-je un soir à Henriette; dans trois jours j'irai au chef-lieu de canton. — Tu as raison, me dit-elle, il faut que les bons s'unissent contre les méchants, peut-être ferais-tu bien de consulter notre curé pour savoir lequel de ces messieurs est le plus digne. — J'ai mon opinion et je ne suis pas le domestique du curé pour voter d'après ses ordres. — Aussi ne t'ai-je pas dit de lui demander ses ordres, mais ses conseils. — Je, me soucie des uns, comme des autres, les curés ont déjà assez d'influence sur le peuple sans qu'on leur donne encore sa conduite politique à régler. Elle ne répondit pas, servit le souper et ne mangea rien. Moi, j'affectai d'être plus gai que de coutume, j'avais fait acte d'homme libre; dans le fonds je sentais qu'elle avait raison, et je me couchai de bonne heure pour éviter toute conversation. Comme presque tous les votants, je ne connaissais les candidats que de nom. Antoine, qui feignait de croire que j'avais de la préférence pour le plus mauvais, m'en loua beaucoup, et je n'osai pas lui dire que mon intention était de voter pour les modérés. Le jour du vote, je m'éveillai de grand matin; j'avais eu la précaution d'écrire mon bulletin la veille et de le mettre dans la poche de mon gilet.

(A continuer.)

### Agents de la "Gazette des Campagnes."

- Révd. M. J. Harper, St. Grégoire.  
 Révd. M. A. Ladière, St. Fabien.  
 Révd. M. Ls. G. Langlais, Procureur au Collège de Joliette.  
 M. F. X. Leclerc, S. D., Terrebonne.  
 Achille Bertrand, écrivain, Isle-Verte.  
 George Blais, écrivain, St. Pierre, Rivière du Sud.  
 Louis Blais, écrivain, avocat, St. Thomas.  
 Jules Casgrain, écrivain, N. P., l'Islet.  
 Basile Charlebois, Pointe-aux-Anglais, St. Hermas.  
 Ls. Cas. Desrochers, écrivain, J. P., Ste. Croix.  
 M. Stanislas Dionne, St. Denis (en bas).  
 Docteur Duchesnay, St. Scholastique (Montréal).  
 Le Docteur A. A. Duhamel, Maskinongé.  
 Frs. Gauvreau, écrivain, St. Hermas.  
 F. X. Gingras, écrivain, marchand, St. Casimir.  
 Etienne Grondin, écrivain, arpenteur, Rimouski.  
 Edmond LaRue, écrivain, Notaire, St. Antoine de Tilly.  
 Le Docteur Philippe Lassisserey, St. Stanislas de Batiscau.  
 Le Notaire Lemaire, St. Benoit (Montréal).  
 M. Edmond Lévêque, marchand, St. Alexandre, (Kamouraska).  
 Chs. Ludesay, écrivain, N. P., Kamouraska.  
 M. Basile Marquis, Ste Famille, Isle d'Orléans.  
 Noël Nadeau, écrivain, Cap St. Ignace.  
 Thomas P. Pelletier, écrivain, Trois-Pistoles.  
 Marcel Poirier, écrivain, N. P., L'Assomption.  
 Gonzague Vincent, M. P., St. Ambroise de la Joigne Lorette.

FIRMIN H. PROULX,

Propriétaire-Gérant.